

Qui suis-je ? 4 Séquence 1

Le portrait (la description dans les textes) narratifs : roman, lettres
Les Misérables, V. HUGO (1862) **Le Lion**, J. KESSEL (1958)

1 La face humaine de Javert consistait en un nez camard, avec deux
profondes narines vers lesquelles montaient sur ses deux joues d'énormes
favoris. On se sentait mal à l'aise la première fois qu'on voyait ces deux
forêts et ces deux cavernes. Quand Javert riait, ce qui était rare et terrible,
5 ses lèvres minces s'écartaient, et laissaient voir, non seulement ses dents,
mais ses gencives, et il se faisait autour de son nez un plissement épaté et
sauvage comme sur un mufler de bête fauve. Javert sérieux était un dogue;
lorsqu'il riait, c'était un tigre. Du reste, peu de crâne, beaucoup de mâchoire,
les cheveux cachant le front et tombant sur les sourcils, entre les deux yeux
10 un froncement central permanent comme une étoile de colère, le regard
obscur, la bouche pincée et redoutable, l'air du commandement féroce.

Victor HUGO (1802-1885), **Les Misérables** (1862)
Première partie, livre cinquième



Dans une réserve, le narrateur s'approche des bêtes sauvages.

1 J'entendis alors ces mots, en anglais : «Vous ne pouvez pas aller plus loin. »
Deux ou trois pas me séparaient au plus de la silhouette fragile que je découvris dans l'ombre d'un épineux
géant. Elle ne cherchait pas à se cacher Mais comme elle était parfaitement immobile et portait une salopette
d'un gris éteint, elle semblait faire partie du tronc auquel elle s'appuyait.

5 J'avais en face de moi un enfant d'une dizaine d'années, tête nue. Une frange de cheveux noirs et coupés
en boule couvrait le front. Le visage était rond, très hâlé, très lisse. Le cou, long et tendre. De grands yeux
bruns qui semblaient ne pas me voir étaient fixes sans ciller sur les bêtes.
A cause d'eux, j'éprouvais le sentiment très gênant de me voir surpris par un enfant à être plus enfant que lui.
Je demandai à voix basse : «On ne peut pas aller là-bas ? C'est défendu ?»

10 La tête coiffée en boule confirma d'un signe bref, mais son regard demeurait attaché au mouvement des
bêtes.

Je demandai encore : «C'est sûr ?

- Qui peut le savoir mieux que moi? dit l'enfant. Mon père est l'administrateur de ce Parc royal.

- Je comprends tout, dis-je. Il a charge son fils de la surveillance.»

15 Les grands yeux bruns me regardèrent enfin. Pour la première fois la petite figure hâlée prit une
expression en harmonie avec son âge.

«Vous vous trompez, je ne suis pas un garçon, dit l'enfant en salopette grise. Je suis une fille et je m'appelle
Patricia.»

Je fis un pas vers la clairière.

20 Patricia ne détourna pas la tête, mais dit : « N'allez pas là-bas.

- Vous avertirez votre père et il m'éloignera du Parc ? demandai-je.

- Je ne suis pas une rapporteuse », dit Patricia.

Elle me défia du regard. L'honneur de l'enfance était tout entier
dans ses yeux.

25 « Alors vous avez peur pour moi? demandai-je encore.

- Vous êtes bien assez grand pour prendre soin de vous-même et
ce qui vous arrivera m'est bien égal », dit Patricia.

Comment une figure aussi lisse et fraîche était-elle capable de
changer à ce point ? Et se montrer soudain indifférente jusqu'à la
30 cruauté ? Ce que pouvaient me faire subir les sabots, les défenses,
les cornes des bêtes importait peu à la petite fille. Elle m'aurait vu
piétiné, éventré, sans émoi.

«Mais alors, demandai-je, mais alors pourquoi me demandez-
vous ...

- Ce n'est pas difficile à comprendre », dit Patricia.

Ma lenteur d'esprit commençait à l'irriter. Des étincelles éclairaient ses grands yeux sombres.

«Vous devez bien voir, reprit-elle, combien les bêtes sont tranquilles et à l'aise l'une avec l'autre. »



Sybil et John Bullitt (O. Muti, A. Delon)

Joseph KESSEL (1989-1979) , **Le Lion** (1958)